

de Dieu » apparaissent comme des expressions synonymes qui décrivent l'initiative de Dieu venant au secours de son peuple et prenant sa défense lorsqu'il est opprimé (Ps 71.15; 98.2; Es 45.21; 46.13; 51.5-6; 56.1). La « justice de Dieu » n'est dans ce cas ni l'attribut divin de justice, ni le don du statut de justifié, mais l'activité dynamique par laquelle Dieu sauve. La principale objection à cette interprétation réside dans le fait que Paul, qui déclare pourtant explicitement que la loi et les prophètes attestent la justice de Dieu, ne s'appuie sur aucun texte approprié à son argumentation.

La deuxième des trois explications précédentes s'avère la plus satisfaisante pour la plupart des contextes dans lesquels intervient l'expression « la justice de Dieu ». Elle est donc sans doute la seule correcte. Mais il ne faut pas pour autant entièrement rejeter les deux autres. Car si la justice de Dieu est la condition de juste accordé à tous ceux qui croient en Jésus-Christ, ce don n'est accessible et accordé qu'en vertu de l'œuvre dynamique de salut accomplie par Dieu qui, elle-même, ne peut émaner que de son attribut divin de justice. On pourrait donc définir la justice de Dieu comme étant « la juste procédure par laquelle Dieu justifie l'injuste »; elle consiste à donner aux pécheurs que Dieu justifie le statut de juste. De plus, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, cet acte par lequel Dieu justifie gracieusement et gratuitement s'appuie sur la rédemption qui est dans le Christ-Jésus (v. 24), que Dieu a destiné comme sacrifice de propitiation (v. 25). Si Dieu n'avait pas, en Christ et sur la croix, payé le prix de notre rançon et apaisé sa propre colère contre le péché, il n'aurait pas pu nous justifier.

En désignant Christ comme sacrifice d'expiation, Dieu poursuivait un but précis : montrer sa justice. Cet objectif divin est d'une telle importance pour l'apôtre, qu'il le mentionne à deux reprises en des termes quasiment identiques, même si le contexte est différent. Il rattache la première référence au passé : « C'est lui que Dieu a destiné... pour montrer ce qu'était sa justice, du fait qu'il avait laissé impunis les péchés d'autrefois, au temps de sa patience » (v. 25, TOB). Dans la seconde référence, Paul se place du point de vue de la croix, d'où il peut envisager le présent

et l'avenir : « Il a voulu montrer sa justice dans le temps présent, de manière à être reconnu juste, tout en justifiant celui qui a la foi en Jésus » (v. 26).

En laissant impunis les péchés commis auparavant, Dieu, humainement parlant, se mettait dans une situation difficile. En effet, dans son univers moral, on ne peut dissocier péché, culpabilité et jugement. Pourquoi alors n'a-t-il pas jugé les pécheurs selon leurs œuvres ? On comprend pourquoi une théodicée, c'est-à-dire une explication qui donne raison à sa justice, s'avérait nécessaire. Bien que Dieu ait pu se contenir et surseoir à son jugement, il était hors de question qu'il laisse tout le passif des péchés humains augmenter indéfiniment et encore moins qu'il annule purement et simplement le jugement. Si Dieu renonçait à punir le péché, il serait « injuste vis-à-vis de lui-même », selon l'expression d'Anselme, ou, pour citer James Denney, il ne « se ferait pas justice, mais commettrait une injustice envers lui-même »<sup>7</sup>. Si tel était le cas, Dieu causerait sa propre destruction et la nôtre avec elle. Il cesserait d'être Dieu, et nous cesserions d'être pleinement hommes. Une contradiction dans sa nature divine de Législateur et de Juge entraînerait inmanquablement l'anéantissement de Dieu ; ne pas nous tenir pour des êtres responsables créés à son image conduirait à la négation de notre dignité humaine et par voie de conséquence, à notre propre anéantissement. Il est inconcevable que Dieu puisse agir ainsi. C'est pourquoi, bien que dans sa grande patience il ait temporairement laissé impunis les péchés commis autrefois, maintenant, dans sa justice, il les a condamnés en la personne de Christ. Il a ainsi démontré sa justice en lui laissant suivre son cours. Et il l'a fait publiquement, de manière à *paraître* juste et non seulement à *être* tel. Puisqu'en ne punissant pas les péchés commis autrefois, Dieu avait créé une apparence d'injustice, maintenant, en portant lui-même le châtiment en Christ, il fournit une preuve visible de justice.

Personne ne peut plus désormais accuser Dieu d'indulgence à l'égard du mal, ni d'indifférence morale, ni d'injustice. La croix

---

7. Anselme, *Pourquoi Dieu s'est fait homme*, I, 13, p. 275 et James Denney, *The Death of Christ*, p. 188.

démontre avec un égal panache la justice et la miséricorde de Dieu, l'une en jugeant le péché, l'autre en justifiant le pécheur. Car maintenant, et comme résultat de la mort propitiatoire de son Fils, Dieu peut être « juste tout en justifiant » ceux qui croient en Jésus-Christ. Désormais, Dieu peut octroyer le statut de juste à des pécheurs, sans compromettre sa justice propre.

Nous saisissons donc mieux maintenant le lien entre l'œuvre accomplie à la croix (cf. les quatre métaphores du chapitre précédent) et la révélation de Dieu. En portant lui-même en Christ le terrible châtiment mérité par nos péchés, Dieu n'a pas seulement apaisé sa colère, il ne nous a pas seulement rachetés de l'esclavage, justifiés à ses yeux et réconciliés avec lui-même ; il a également défendu et démontré sa justice. En choisissant cette procédure pour nous justifier, il s'est justifié lui-même. Tel est d'ailleurs le thème du livre de P.T. Forsyth, *The Justification of God* (publié en 1916 avec le sous-titre : « Sermons en temps de guerre sur une théodicée chrétienne »). « Il n'y a d'autre théodicée pour le monde que la théologie de la croix. La seule théodicée définitive réside dans l'auto-justification de Dieu, fondamentalement indispensable à sa justification des hommes. Aucun raisonnement humain ne peut justifier Dieu dans un monde tel que celui-ci. Dieu doit se justifier lui-même, et il l'a fait par la croix de son Fils<sup>8</sup>. »

### **L'amour de Dieu**

Il n'y a pas que la justice de Dieu que semblent mettre en cause les injustices criantes de ce monde. Son amour aussi est impliqué. Car comment un Dieu d'amour peut-il admettre les tragédies personnelles, les inondations et les séismes, les accidents qui coûtent la vie à des milliers de personnes, la famine et la misère dans lesquelles est plongée une grande partie de l'humanité, la férocité du monde animal, la tyrannie et la torture, la maladie et la mort, et toutes les détresses accumulées au cours

---

8. P.T. Forsyth, *The Justification of God*, p. 124-125. Pour Barth aussi, la justification de l'homme est l'auto-justification de Dieu (*Dogmatique*, IV, 1\*\*, trad. Fernand Ryser, Genève, Labor et Fides, 1966, p. 216-221).

des siècles ? Pourquoi un Dieu que l'on dit « bon » permet-il tout cela ?

Le christianisme n'a pas de réponses toutes prêtes à ces questions angoissantes de nos contemporains. Mais il fournit une preuve de l'amour de Dieu, aussi historique et objective que celles qui semblent le contredire. C'est à la lumière de cet amour de Dieu qu'il faut juger les calamités qui secouent notre planète. Cette preuve, c'est la croix. Cette affirmation s'appuie en particulier sur deux versets de la première épître de Jean.

Le premier texte déclare : « À ceci nous avons connu l'amour : c'est qu'il a donné sa vie pour nous » (1 Jn 3.16). La plupart des gens n'éprouveraient aucune peine à nous dire ce qu'est l'amour selon eux. Beaucoup savent que des livres entiers ont été consacrés aux différentes sortes d'amour, entre autres, *Érôs et Agapè*<sup>9</sup> de Anders Nygren, et *Les quatre amours*<sup>10</sup> de C.S. Lewis. Malgré cette abondance de littérature, ils estiment que la signification de l'amour va de soi. L'apôtre Jean ne partage pas cette opinion. Il a l'audace d'affirmer que s'il n'y avait pas eu Christ et la croix, le monde n'aurait jamais vraiment su ce qu'est l'amour. Certes, tous les êtres humains connaissent par expérience quelque chose de l'amour, à des degrés divers. Mais Jean déclare qu'il n'y a eu, dans toute l'histoire du monde, qu'un seul acte d'amour pur, non entaché du moindre calcul : le don volontaire de Dieu en Jésus-Christ sur la croix, pour des pécheurs qui en étaient indignes. C'est pourquoi, si nous voulons vraiment connaître la définition de l'amour, nous ne devons pas la chercher dans un dictionnaire, mais au Calvaire.

Le deuxième texte est encore plus précis. « Voici ce qu'est l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime d'expiation (*hilasmos*) pour nos péchés » (1 Jn 4.10, TOB). Dans le texte de Romains 3 étudié plus haut, Paul considère que la nature propitiatoire de l'œuvre accomplie à la croix (*hilastèrion*) prouve la

---

9. Anders Nygren, *Érôs et Agapè. La notion chrétienne de l'amour et de ses transformations*, trad. Pierre Jundt, Paris, Aubier-Montaigne, 3 vol., 1944-1952; rééd. Paris, Cerf, 2009.

10. C.S. Lewis, *Les quatre amours*, trad. Denis Ducatel, Le Mont-Pèlerin, Raphaël, 2005.

justice de Dieu. Dans le texte présent, Jean y voit la preuve de l'amour de Dieu. La croix prouve d'égale manière la justice et l'amour. Le véritable amour est l'amour de Dieu, non le nôtre; Dieu l'a manifesté envers nous (v. 9) en envoyant son Fils unique dans le monde pour y mourir, afin que nous vivions par lui. Les mots « vivre » (v. 9) et « propitiation » (v. 10) expriment bien tous deux quels étaient nos besoins les plus grands. En tant que pécheurs, nous méritions de mourir sous le coup de la juste colère de Dieu. Mais Dieu a envoyé son Fils unique, il est venu en lui subir cette mort et endosser cette colère à notre place. C'était un acte d'amour véritable, pur, immérité.

Jean nous adresse donc un salutaire avertissement : quand bien même dans ce monde, notre réflexion serait constamment en butte au problème du mal et de la souffrance qui semblent aller à l'encontre de l'amour de Dieu, nous ne devons pas nous laisser détourner de la croix, où l'amour de Dieu a été publiquement et visiblement manifesté. Si la croix peut être considérée comme une tragédie, c'en est une qui illumine toutes les autres.

Dans la première partie de Romains 5, Paul souligne, lui aussi, à quel point Dieu nous a aimés. À deux reprises l'apôtre fait mention de l'amour de Dieu, en précisant chaque fois comment être assurés de sa réalité. Il déclare d'abord que « l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (v. 5), et ajoute que « Dieu prouve son amour envers nous : lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (v. 8). L'évangile possède cette remarquable vertu d'associer l'objectif et le subjectif, l'historique et l'empirique, l'œuvre du Fils de Dieu et celle de l'Esprit de Dieu. Nous pouvons, selon Paul, savoir que Dieu nous aime, parce qu'il a prouvé son amour par un fait historique – la mort objective de son Fils – et parce qu'il répand continuellement cet amour dans nos cœurs par la présence en nous de son Esprit. Même si nous devons, comme Paul, focaliser notre attention sur la démonstration objective de l'amour de Dieu à la croix, nous ne devons cependant pas oublier que le Saint-Esprit confirme ce témoignage historique par son propre témoignage intérieur, en nous faisant prendre conscience que nous sommes aimés de Dieu. C'est une expérience compa-

nable à celle décrite plus loin : le Saint-Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Le droit d'appeler Dieu *Abba*, Père, enracine en nous la certitude que nous sommes des enfants de Dieu, des enfants justifiés, réconciliés, rachetés et aimés (Rm 8.15-16).

Mais la croix reste le fait objectif par lequel « Dieu prouve son amour envers nous » (Rm 5.8). Il s'agit bien de l'amour de Dieu, *sui generis*, car il n'existe pas d'autre amour semblable. En quoi consiste cette preuve ? On peut relever trois arguments qui, ensemble, forment une démonstration bien étayée.

Premier argument : Dieu a donné *son Fils* pour nous. Il est vrai que dans ce verset 8, Paul affirme tout simplement que c'est « Christ » qui est mort. Mais tout le contexte éclaire la personne de ce « Messie » (l'équivalent hébreu du grec « Christ »). En particulier, le verset 10 précise que la mort de Christ est celle « du Fils » (de Dieu). Si Dieu avait envoyé un homme, au même titre qu'il a envoyé des prophètes à Israël, nous aurions pu être reconnaissants. S'il avait envoyé un ange, comme il l'a fait pour Marie lors de l'Annonciation, c'eût été pour nous un privilège insigne. Mais dans ce cas comme dans l'autre, il aurait délégué une tierce personne, puisque les hommes, aussi bien que les anges, sont ses créatures. En envoyant son propre Fils, le Fils unique du Père de toute éternité, Dieu n'envoyait pas un être créé, une tierce personne, mais il se donnait lui-même. C'est un argument d'une logique implacable. Comment le Père aurait-il pu prouver son amour envers nous en envoyant quelqu'un d'autre ? Puisque le propre de l'amour, c'est de se donner, alors il a fallu que Dieu, en donnant son Fils, se donne lui-même pour prouver son amour. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique » (Jn 3.16). Et ailleurs : « Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous » (Rm 8.32). Fort à propos, P.T. Forsyth ajoute cette remarque : « Il n'a pas épargné son propre Fils, c'est-à-dire son moi propre<sup>11</sup>. » Paul s'appuie sur le caractère extrême de cet amour qui se donne, pour fonder sa conviction qu'avec Christ, Dieu nous donnera aussi toutes choses. Même le moindre

---

11. P.T. Forsyth, *The Justification of God*, p. 154.

des dons est inclus dans « le don ineffable » de son Fils (2 Co 9.15).

Deuxième argument : Dieu a donné son Fils pour *mourir* pour nous. Si Dieu avait donné son Fils, et ainsi s'était donné lui-même, rien que pour revêtir notre chair, pour vivre, donner et servir sur terre, c'eût été déjà extraordinaire. Mais l'incarnation n'était que le commencement du don de soi. S'étant dépouillé lui-même de sa gloire, et ayant pris la condition d'esclave, il s'est ensuite humilié lui-même en devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort sur la croix (Ph 2.7-8). C'était se livrer lui-même à la mort la plus ignominieuse : le supplice de la crucifixion; c'était se condamner lui-même à l'affreux abandon de la part de son Père, accepter l'horreur du transfert des péchés. « Christ est mort pour nous. » Son corps est mort, et comme nous l'avons établi précédemment, son âme aussi a subi la mort, celle de la séparation d'avec Dieu. Péché et mort sont inséparables; mais tandis que dans le cas général, celui qui pèche, c'est aussi celui qui meurt, dans ce cas particulier il n'en est pas de même : c'est *nous* qui avons péché, et c'est *lui* qui meurt pour nos péchés. Voilà ce qu'est l'amour, l'amour saint : subir sur soi-même la sanction que l'on a infligée à cause du péché. Nous sommes incapables de nous faire une idée de l'effroi et de la souffrance qui se sont emparés de celui qui, étant sans péché, a dû être fait péché, et qui étant immortel, a néanmoins dû mourir.

Troisième argument : Dieu a donné son Fils pour mourir *pour nous*, pécheurs indignes. « Pécheurs », voilà le premier mot de Paul pour nous décrire. Nos échecs nous font manquer le but fixé par Dieu; c'est pourquoi nous sommes « privés de la gloire de Dieu » (Rm 3.23). Le deuxième terme est celui d'« impies » (5.6), car nous n'avons pas rendu à Dieu la gloire qui lui revient, et de plus, la crainte de Dieu n'est pas devant nos yeux (3.18). En troisième lieu, Paul nous qualifie d'« ennemis » (5.10). Nous étions les ennemis de Dieu parce que nous nous sommes rebellés contre son autorité, nous avons repoussé son amour et défié sa loi (8.7). Enfin, nous étions « sans force » (5.6). Nous étions encore sans force quand Christ est mort pour nous. Nous ne disposions d'aucune énergie pour nous sauver nous-mêmes. Ces quatre mots

ou expressions appliqués aux pécheurs brossent d'eux un portrait disgracieux. Il est déjà bien rare, poursuit Paul, que quelqu'un accepte de mourir pour un homme juste (un homme dont la justice est froide, austère, rébarbative), même s'il se trouve des gens disposés à se sacrifier pour un homme qui est bon (d'une bonté chaleureuse, amicale, attrayante). « Mais Dieu prouve son amour envers nous » en ce qu'il est mort pour des êtres pécheurs, impies, rebelles et sans force – précisément ce que nous étions.

La valeur d'un don dépend à la fois du prix qu'il a coûté au donateur et du caractère méritoire de celui qui le reçoit. Un jeune homme follement amoureux offrira à sa bien-aimée des présents coûteux, qui exigent parfois de sa part un réel sacrifice financier, mais il estime qu'elle est digne de cette marque d'amour. Par amour pour Rachel, Jacob a servi Laban durant sept ans. Mais en donnant son Fils pour mourir, Dieu s'est donné lui-même pour ses ennemis. À ceux qui ne méritaient rien, qui n'étaient dignes de rien, Dieu a tout donné. N'est-ce pas une manière éclatante de prouver son amour ?

Le chanoine William Vanstone intitule un chapitre de son livre *Love's Endeavour, Love's Expense*, « La phénoménologie de l'Amour »<sup>12</sup>. Il soutient la thèse selon laquelle tous les êtres humains, même ceux qui ont vécu une enfance privée d'amour, sont capables de discerner instinctivement l'amour authentique. Il suggère ensuite que « si nous sommes en mesure de décrire la forme de l'amour authentique, nous chercherons en vain ailleurs une description de l'amour de Dieu<sup>13</sup> ». Même si cette affirmation va quelque peu à l'encontre de ce que j'ai déclaré précédemment, à savoir que c'est l'amour de Dieu qui sert de modèle au nôtre, et non l'inverse, je comprends ce que veut dire cet auteur, et je ne ferai pas de cette divergence un sujet de controverse. Il fait remarquer que le faux amour se reconnaît à trois caractéristiques : il se limite et se retient, il cherche à manipuler et à exercer une mainmise sur autrui, enfin il reste distant, car celui qui le donne demeure auto-satisfait, et n'éprouve aucune

---

12. William Vanstone, *Love's Endeavour, Love's Expense. The Response of Being to the Love of God*, Londres, Darton, Longman & Todd, 1977, chap. 39-54.

13. *Ibid.*, p. 42.



souffrance. En revanche, l'amour authentique se caractérise par le don total de soi, par les risques qu'il prend sans même avoir la certitude de réussir, et par sa vulnérabilité à la souffrance. Je lisais justement le livre du chanoine Vanstone tandis que j'écrivais ce chapitre, et je n'ai pu m'empêcher de remarquer le parallèle (certes imparfait) qui existe entre les trois marques distinctives de l'amour authentique et les trois caractéristiques de l'amour de Dieu que Paul dévoile en Romains 5.8. Voici comment le chanoine Vanstone conclut son chapitre<sup>14</sup> : « L'amour de Dieu s'est dépensé en se donnant, il s'est dépensé sans compter et sans réserve ; il s'est vidé, épuisé. » C'est dire qu'en donnant son Fils, Dieu s'est donné lui-même. Ensuite, l'amour de Dieu « s'est engagé dans une aventure incertaine, toujours à deux doigts de l'échec ». Car Dieu a pris le risque, en livrant son Fils à la mort, de ne plus contrôler les événements et donc de perdre la maîtrise sur lui-même. Enfin, on constate que l'amour de Dieu « attend désespérément de l'objet qu'il aime, la réponse qui assurera son triomphe, ou au contraire en fera une tragédie ». En effet, en donnant son Fils pour mourir à la place des pécheurs, Dieu s'est exposé au risque de connaître l'affront de l'indifférence et du mépris.

Le professeur Jürgen Moltmann va encore plus loin lorsqu'il tente d'expliquer comment Dieu a dévoilé son amour à la croix. Il emprunte à Luther l'expression combien saisissante de « Dieu crucifié » – expression que Luther avait lui-même héritée de la théologie médiévale – et, comme le réformateur, il affirme qu'à la croix Dieu s'est révélé en personne, et que c'est précisément là que nous pouvons le connaître. La *theologia crucis* de Luther « n'est pas un chapitre de la théologie, mais le signe de toute théologie chrétienne<sup>15</sup> ». Une théologie qui ne découle pas de la croix et qui ne se centre pas sur la croix, ne peut être authentiquement chrétienne. Et la croix, pour le professeur Moltmann, c'est essentiellement ce cri d'abandon poussé par Jésus-Christ. Ce cri montre, d'après lui, que Jésus n'a pas seulement été rejeté comme

---

14. *Ibid.*, p. 115.

15. Jürgen Moltmann, *Le Dieu crucifié. La croix du Christ, fondement et critique de la théologie chrétienne*, Paris, Cerf-Mame, 1974, p. 90.

blasphémateur par les Juifs, et mis à mort comme rebelle par les Romains; il a surtout été condamné et abandonné par son Père (p. 175-178). Ces paroles troublantes de Christ soulèvent donc la question suivante : « Qui est Dieu dans la croix du Christ abandonné par Dieu ? » « Toute théologie chrétienne et toute existence chrétienne répondent au fond à cette question de Jésus mourant » (p. 10). C'est la raison pour laquelle la théologie doit naître et se préciser « avec dans les oreilles le cri de Jésus agonisant » (p. 226). Que sommes-nous donc en mesure de comprendre de Dieu lorsque nous contemplons Christ crucifié et que nous entendons son cri de déréliction ? Nous découvrons que par amour, Dieu a accepté de s'identifier aux parias de la société. Car « le symbole de la croix dans l'Église renvoie au Dieu crucifié, non entre deux cierges sur un autel, mais entre deux voleurs sur le Calvaire des hommes perdus, devant les portes de la ville » (p. 51). Et dans cette effroyable expérience qui « sépare Dieu de Dieu jusqu'à l'inimitié et à la différence complètes » (p. 178), nous devons reconnaître que le Père et le Fils souffrent, quoique différemment, du choix qu'ils ont fait de se livrer. « Le Fils souffre de mourir, le Père souffre de la mort du Fils. La douleur du Père est ainsi de même poids que la mort du Fils. À la perte du Père par le Fils correspond la perte du Fils par le Père » (p. 281). Une telle affirmation a de quoi captiver l'attention. J'aurais cependant préféré que le professeur Moltmann souligne avec plus de force la vérité suivante : sur la croix, Jésus s'est identifié à ceux qui étaient *spirituellement* rejetés, et non seulement à ceux qui l'étaient *socialement*, ou en d'autres termes, il s'est identifié à des pécheurs et non seulement à des criminels. Cette présentation aurait davantage éclairé la nature et la cause du terrible abandon du Fils par le Père. Je dois néanmoins reconnaître que la manière dont Moltmann défend la réalité de l'abandon du Fils, et y voit la plus grande preuve de l'amour du Père, est assez émouvante.

### **La théorie de « l'influence morale »**

La croix constitue un tel déploiement et une telle preuve de l'amour de Dieu que plusieurs théologiens, tout au long de l'histoire de l'Église, se sont efforcés de rattacher sa valeur expiatoire